

Tradução de Le Conte de Rhampsinite, de Gaston Maspero

Sílvio Somer

Universidade Federal de Santa Catarina

silvioletras@gmail.com

Recebido em : 20/09/2014

Aceito em : 14/10/2014

Resumo : Gaston-Camille-Charles Maspero (1846-1916) foi um egiptologista francês e diretor geral de escavações e antiguidades para o governo egípcio. Também fez importante trabalho no Museu do Cairo e escreveu livros populares sobre arte egípcia. Um de seus livros, *Arqueologia Egípcia* (1887), fazia parte da base dos cursos de arte antiga nos países anglófonos. Os livros de Maspero tinham a característica de se focar mais nas histórias sobre arte do que na análise estrita dos objetos. Dividido em contos e ciclos de contos o livro *Les contes populaires de l'Égypte ancienne* (1889) oferece os temas habituais do ciúme, a infidelidade, a trapaça, além de outros, mas que merece nossa atenção, mesmo depois de 3000 ou 4000 anos de existência. As histórias nos mostram que o ser humano dificilmente muda e *Le conte de Rhampsinite* ilustra bem a cobiça e a esperteza, com direito a final feliz à la Hollywood.

Palavras-chave: Tradução. Literatura francesa. Literatura egípcia.

Le Conte de Rhampsinite

Le roi Rhampsinite possédait un trésor si grand que nul de ses successeurs non seulement ne l'a surmonté, mais davantage n'a su en approcher. Pour le tenir en sûreté, il fit bâtir un cabinet de pierre de taille et voulut que l'une des murailles sortît hors l'œuvre et hors l'enclos de l'hôtel ; mais le maçon tailla et assit une pierre si proprement, que deux hommes, voire un seul, la pouvaient tirer et mouvoir de sa place. Le cabinet achevé, le roi y amassa tous ses trésors, et, quelque temps après, le maçon-architecte, sentant approcher la fin de sa vie, appela ses enfants, qui étaient deux fils, et leur déclara comment il avait pourvu à leurs affaires, et l'artifice dont il avait usé bâtissant le cabinet du roi, afin qu'ils pussent vivre plantureusement. Et après leur avoir clairement donné à entendre le moyen d'ôter la pierre, il leur bailla certaines mesures, les avisant que, si bien les gardaient, ils seraient les grands trésoriers du roi : et sur ce alla de vie à trépas.

Adonc ses enfants guère ne tardèrent à entamer besogne : ils vinrent de nuit au palais du roi, et, la pierre trouvée aisément, la tirèrent de son lieu et emportèrent grande somme d'argent. Mais quand fortune voulut que le roi vint ouvrir son cabinet, il se trouva fort étonné, voyant ses coffres fort diminués et ne sachant qui accuser ou soupçonner, attendu qu'il trouvait les marques par lui : apposées saines et entières, et le cabinet très bien clos et fermé. Et, après y être retourné deux ou trois fois voir si les coffres toujours diminuaient, enfin pour garder que les larrons plus si franchement ne retournassent chez eux, il commanda faire certains pièges et les asseoir près les coffres où étaient les trésors. Les larrons retournèrent selon leur coutume, et passa l'un dans le cabinet ; mais, soudain qu'il approcha d'un coffre, il se trouva pris au piège. Alors connaissant le danger où il était, appela vitement son frère et lui remontra l'état où il se trouvait, lui conseillant qu'il entrât vers lui et lui tranchât la tête, afin qu'il ne fût cause de se perdre avec soi s'il était reconnu. Le frère pensa qu'il parlait sagement, et par ce exécuta ainsi qu'il lui suadait ; et ayant remis la pierre, s'en retourna chez lui avec la tête de son frère.

Quand il fut jour, le roi entra en son cabinet ; mais, voyant le corps du larron pris au piège et sans tête, fut fort effrayé, connu qu'il n'y avait apparence d'entrée ni de sortie. Et étant en doute comment il pourrait besogner en telle aventure, il avisa pour expédient faire pendre le corps du mort sur la muraille de la ville, et donner charge à certains gardes d'appréhender et lui amener celui ou celle qu'ils verraient pleurer et prendre pitié au pendu. Le corps ainsi troussé haut et court, la mère, pour la douleur grande qu'elle sentait, s'adressa à son autre fils et lui commanda, comment que fût, qu'il eût à lui apporter le corps de son frère, le menaçant, s'il était refusant de ce faire, d'aller vers le roi et lui déclarer qu'il avait ses trésors. Connaissant le fils que sa mère ainsi prenait les matières à cœur, et que, pour remontrance qu'il lui fît, rien ne profitait, il excogita cette ruse. Il fit bâter certains ânes et les chargea de peaux de chèvres pleines de vin, puis les chassa, devant lui. Arrivé à la part où étaient les gardes, c'est-à-dire à l'endroit du pendu, il délia deux ou trois de ses peaux de chèvres, et, voyant le vin couler par terre, commença à se battre la tête en faisant grandes exclamations, comme ne sachant auquel de ses ânes il se devait tourner pour le premier. Les gardes, voyant que grande quantité de vin se répandait, ils coururent celle part avec vaisseaux, estimant autant gagné pour eux s'ils recueillaient ce vin répandu. Le marchand se prit à leur dire des injures et

faire semblant de se courroucer bien fort. Adonc les gardes furent courtois, et lui, avec le temps, s'apaisa et modéra sa colère, détournant en la parfin ses ânes du chemin pour les racouter et recharger : se tenant néanmoins plusieurs petits propos d'une part et d'autre, tant que l'un des gardes jeta un lardon au marchand dont il ne fit que rire, mêmement leur donna un par sus encore une chèvre de vin. Et lors ils avisèrent de s'asseoir comme on se trouvait et boire d'autant, priant le marchand de demeurer et leur tenir compagnie à boire, ce qu'il leur accorda : et voyant qu'ils le traitaient doucement quant à la façon de boire, il leur donna le demeurant de ses chèvres de vin. Quand ils eurent si bien bu qu'ils étaient tous morts-ivres, le sommeil les prit et s'endormirent au lieu même. Le marchand attendit bien avant en la nuit, puis alla dépendre le corps de son frère, et, se moquant des gardes, leur rasa à tous la barbe de la joue droite. Si chargea le corps de son frère sur ses ânes et les rechassa au logis, ayant exécuté le commandement de sa mère.

Le lendemain, quand le roi fut averti que le corps du larron avait été dérobé subtilement, il fut grandement marri, et, voulant par tous moyens trouver celui qui avait joué telle finesse, il fit chose laquelle, quant à moi, je ne puis croire : il ouvrit la maison de sa fille, lui enjoignant de recevoir indifféremment quiconque viendrait vers elle pour prendre son plaisir, mais toutefois, avant que se laisser toucher, de contraindre chacun à lui dire ce qu'il avait fait en sa vie le plus prudemment et le plus méchamment ; que celui qui lui raconterait le tour du larron fût par elle saisi sans le laisser partir de sa chambre. L'infante obéit au commandement de son père ; mais le larron, entendant à quelle fin la chose se faisait, voulut venir à chef de toutes les finesses du roi et le contremena en cette façon. Il coupa le bras d'un nouveau-mort, et le cachant sous sa robe, il s'achemina vers la fille. Entré qu'il fut, elle l'interroge comme elle avait fait les autres, et il lui conte que le crime plus énorme par lui commis fut quand il trancha la tête de son frère pris au piège dans le trésor du roi. Pareillement, que la chose plus avisée qu'il avait onques faite, fut quand il dépendait celui sien frère après avoir enivré les gardes. Soudain qu'elle l'entendit elle ne fit faute de le saisir ; mais le larron, par le moyen de l'obscurité qui était en la chambre, lui tendit la main morte qu'il tenait cachée, laquelle elle empoigna, cuidant que ce fût la main de celui qui parlait ; mais elle se trouva trompée, car le larron eut loisir de sortir et fuir.

La chose rapportée au roi, il s'étonna merveilleusement de l'astuce et hardiesse de tel homme. Enfin il manda qu'on fit publier par toutes les villes de son royaume qu'il pardonnait à ce personnage, et que, s'il voulait venir se présenter à lui, il lui ferait grands biens. Le larron ajouta foi à la publication faite de par le roi, et s'en vint vers lui. Quand le roi le vit, il lui fut à grand merveille : toutefois, il lui donna sa fille en mariage comme au plus capable des hommes, et qui avait affiné les Égyptiens, lesquels affinent toutes nations.

O Conto de Rampsinitos

O rei Rampsinitos tinha um tesouro tão grande que nenhum de seus sucessores não apenas não superou, mas também não foi capaz de aproximar. Para mantê-lo seguro, ele fez construir uma sala de pedra esculpida e quis que uma das paredes desse saída tanto da sala quanto do prédio; mas o pedreiro esculpiu e assentou tão bem uma pedra que dois homens, ou mesmo um, poderia tirar e movê-la de seu lugar. Concluída a sala o rei reuniu todos os seus tesouros e, algum tempo depois, o pedreiro-arquiteto, sentindo que chegava ao fim de sua vida, chamou seus filhos, que eram dois, e disse-lhes como havia organizado os seus negócios e o artifício que ele tinha usado na construção da sala do rei, para que pudessem viver abundantemente. E após ter-lhes explicado claramente o modo de remover a pedra sussurrou certas medidas, avisando-os que, se bem conservadas, eles seriam os grandes tesoureiros do rei: e depois disso passou da vida para a morte.

Assim seus filhos em breve começaram o trabalho: eles vieram de noite para o palácio do rei e, tendo facilmente encontrado a pedra, retiraram-na de seu lugar e levaram grande quantidade de dinheiro. Mas quando a sorte quis que o rei viesse abrir sua sala ele ficou muito surpreso, vendo seus baús muito diminuídos e não sabendo a quem acusar ou de quem suspeitar, esperava encontrar os sinais deixados por ele: postos cuidadosamente e a sala bem trancada. E depois retornou duas ou três vezes para ver se os baús continuavam diminuindo, finalmente, para evitar totalmente que os ladrões voltassem para casa, ele mandou fazer certas armadilhas e colocá-las perto dos baús onde estavam os tesouros. Os ladrões voltaram de acordo com seu costume e um entrou na sala; mas, de repente, ao se aproximar de um baú, ficou preso na armadilha. Então, sabendo do perigo que corriam, chamou rapidamente seu irmão e mostrou-lhe o estado em que se achava,

aconselhando que entrasse em sua direção e cortasse sua cabeça, para que não fosse o motivo de sua morte, caso fosse reconhecido. O irmão pensou que ele falava com sabedoria, e por isto concordou com o que ele aconselhou; e tendo repostado a pedra voltou para sua casa com a cabeça de seu irmão.

Quando já era dia, o rei entrou em sua sala; mas, vendo o corpo do ladrão preso na armadilha e sem cabeça, ficou com muito medo, sabia que não havia modo de entrar nem de sair. E estando em dúvida sobre como poderia proceder em tal situação, ordenou que o corpo do morto deveria ser rapidamente pendurado no muro da cidade e que alguns guardas deviam ficar encarregados de prender e trazer aquele ou aquela que fossem vistos chorar ou ter pena ao pendurado. O corpo assim amarrado e a mãe correu por causa da grande dor que sentia, dirigiu-se ao seu outro filho e ordenou-lhe, por qualquer modo, que ele deveria trazer o corpo de seu irmão, ameaçando-o, se ele se recusasse a fazê-lo, dizendo que iria ao rei e declararia que ele tinha seus tesouros. Sabendo o filho que a sua mãe estava falando sério e que, pela admoestação feita, nada lucraria, ele imaginou este ardil. Ele mandou preparar alguns burros e os carregou com peles de cabras cheias de vinho, em seguida, os conduziu em sua frente. Chegado ao local onde estavam os guardas, ou seja, ao local do pendurado, ele soltou duas ou três de suas peles de cabras e, vendo o vinho se esvaindo na terra, começou a bater na cabeça soltando gritos, como não sabendo para qual dos seus burros ele deveria se voltar primeiro. Os guardas, vendo que grande quantidade de vinho se espalhava, correram para aquele local com vasos, esperando, desta forma, ganhar vinho se eles juntassem o vinho espalhado. O comerciante começou a insulta-los e a fingir muita raiva. Assim os guardas foram corteses, e ele, com o tempo, se acalmou e moderou sua cólera, finalmente desviando seus burros do caminho para reorganizá-los e recarregá-los: tendo, no entanto, várias pequenas ofertas de ambos os lados, tanto que um dos guardas jogou um pedaço de bacon para o mercador, do que ele apenas riu, deu-lhes da mesma forma, adicionalmente, uma cabra de vinho. E então eles tiveram a ideia de se sentar onde estavam e de beber da mesma forma, pedindo ao mercador que ficasse e que lhes fizesse companhia para beber, o que ele lhes concedeu: e vendo que eles tinham cuidado na maneira de beber deu-lhes as suas cabras de vinho restantes. Quando eles estavam tão bêbados que estavam todos mortos de bêbados, pegaram no sono e dormiram no mesmo lugar. O mercador esperou a

noite avançar bastante, depois foi dependurar o corpo de seu irmão e, insultando os guardas, raspou a barba de todos na face direita. Carregou o corpo de seu irmão em seus burros e reconduziu para casa, tendo executado a ordem de sua mãe.

No dia seguinte, quando o rei foi informado de que o corpo do ladrão tinha sido sutilmente roubado, ele ficou muito encolerizado e, querendo por todos os meios encontrar aquele que tinha desempenhado este ardil, ele fez algo que, quanto a mim, eu não posso acreditar: ele abriu a casa da sua filha, dizendo-lhe para receber qualquer um que viesse a ela por prazer, no entanto, antes de se deixar tocar, deveria forçar todos a dizerem-lhe o que tinham feito em sua vida de mais prudente e de mais mal; que aquele que contasse o paradeiro do ladrão fosse apreendido por ela sem deixá-lo sair do seu quarto. A infanta obedeceu à ordem de seu pai; mas o ladrão, ouvindo para que finalidade a coisa tinha sido feita, queria chegar ao maior de todos os ardis do rei e manobrou desta forma. Ele cortou o braço de recém-morto e, escondendo-o sob o seu manto, ele se encaminhou à menina. Assim que ele entrou ela o questionou, como havia feito com os outros, e ele conta que o maior crime cometido por ele foi quando ele cortou a cabeça de seu irmão preso na armadilha no tesouro do rei. Da mesma forma, a coisa mais sensata que ele havia feito algum dia foi quando ele dependurou seu irmão depois de ter embebedado os guardas. Repentinamente, quando ela o ouviu tentou agarrá-lo; mas o ladrão, por meio da escuridão que estava no quarto, estendeu-lhe a mão morta que ele havia escondido, a qual ela agarrou, pensando que era a mão daquele que estava falando; mas ela foi enganada, porque o ladrão teve tempo de sair e fugir.

O caso foi relatado ao rei, ele ficou maravilhosamente admirado da astúcia e da audácia de um homem assim. Por fim, ele mandou que fosse publicado em todas as cidades do seu reino que ele perdoava esse personagem e que, se ele viesse se apresentar a ele, ele lhe daria uma grande riqueza. O ladrão acreditou na publicação feita pelo rei, e foi ter com ele. Quando o rei o viu, ficou maravilhado: no entanto, deu-lhe sua filha em casamento, como ao mais capaz dos homens, que tinha refinados os egípcios, os quais refinam todas as nações.

Referências

MASPERO, Gaston. "Le conte de Rhampsinite". In: MASPERO, Gaston. Les contes populaires de l'Égypte ancienne. Paris: E. Guilmoto, 1911. Disponível em:

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k36147z/f1.image.r=.langFR>>. Acesso em 20 set. 2014.